

Cancer

28 janvier 2013

Le cancer est causé par l'apparition de cellules qui arrêtent de mourir, cela entraînant leur prolifération sous forme de tumeurs qui finissent par menacer la survie de l'organisme.

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Aujourd'hui, je vais quitter ce monde. Vivre mon dernier jour sur terre. Lentement, je cligne des yeux en fixant le plafond blanc qui surplombe mon lit, je met la main droite sur mon cœur pour écouter ses battements. C'est toujours étrangement rassurant de l'entendre battre, envers et contre tout. Je suis étrangement calme, un coup d'œil sur mon réveil m'apprends qu'il est encore tôt, mais pas de temps à perdre, j'aurais bientôt l'éternité pour me reposer.

Je me suis longtemps demandé ce que je ferais pour mon dernier jour, celui là même qu'on attends et qu'on redoute, celui qui vous empêche de dormir, celui qu'on n'ose pas imaginer. A quoi bon planifier quelque chose de si lointain, de presque irréel? C'est si loin et pourtant si présent la fin. Dans ma jeunesse je fanfaronnait en disant que j'étais immortel jusqu'à preuve du contraire, et chaque jour vécu venait le démontrer encore un peu plus. Si seulement j'avais su à quel point j'avais raison, et à quel point j'avais tort.

Je me redresse, tout mon corps est douloureux, la faim est déjà dans mes tripes, la soif aussi. Il va falloir que je passe au restaurant de l'hôtel pour manger mon dernier repas. Un ersatz des grands repas d'antan, mais un repas tout de même, je ne sais même plus depuis quand je n'ai pas mangé. Un coup d'œil à travers la fenêtre de la chambre exigüe ne me permet pas de voir le bleu du ciel. Le gris l'a depuis longtemps remplacé. Peut être que je le retrouverais bientôt, ce bleu pénétrant qui suffisait à m'insuffler l'énergie de la journée, lorsque j'étais tout simplement heureux de marcher, libre, sous le soleil du matin qui venais me réchauffer la peau. Rien de tout cela ne m'attends plus dehors, j'en ai peur.

Je quitte cette petite chambre avec un dernier regard plein de nostalgie. Elle ne payait pas de mine mais au moins j'aurais pu garder un toit sur ma tête jusqu'à la fin. Ce fut ma dernière demeure depuis que j'ai vendu ma maison de campagne, heureusement pas encore mutualisée de force. Luxe rare aujourd'hui de ne pas connaître la morsure du froid de cet hiver permanent qui a fini par devenir le nôtre. Je finis par passer la porte, le long couloir constellé de petites portes est vide.

La salle du restaurant est également presque déserte, le service vient d'ouvrir et est réservé aux clients de l'hôtel pour le moment. Je prends mon temps, essaye de faire le vide dans ma tête où les pensées s'entrechoquent, de profiter de ces instants de calme, de solitude, loin du monde bruyant et surpeuplé qui m'attends dehors. C'est fou comme tout s'accélère vers la fin, un peu comme si j'essayais de rattraper de manière désespérée tout le temps perdu, tout ces moments ratés, gâchés. Le temps n'est jamais perdu diront certains, et bien pourtant la première chose qui me vient à l'esprit quand j'y pense est son inexorable, implacable croissance. C'est parfois rassurant d'y songer, les secondes s'additionneront quoi qu'il arrive, la certitude que demain viendra bien assez tôt permet de se raccrocher à quelque

chose d'absolu, très utile pour relativiser bien des situations. Mais à moins d'une journée de la fin, son écoulement perpétuel devient un effroyable ami. On ne sait plus si on attends ou si on redoute que l'instant tant redouté survienne.

La bouillie verte que l'on me sert n'a le goût de rien que j'ai connu durant mon enfance, quand la nourriture était encore une rencontre quotidienne, souvent un instant de plaisir qui venait agrémenter une longue journée. Bénie l'époque où les arbres nous fournissaient des fruits, bénie l'époque où la terre était encore fertile, bénie l'époque où il y avait encore des animaux sur terre. La vue de ce bol à demi rempli de cette mélasse sans nom me fait monter les larmes aux yeux. La nostalgie est une terrible ennemie en cette sombre époque, mais mon ventre a vite fait de reprendre le dessus. J'avale goulûment une première cuillerée. Cela doit faire une semaine que la faim me tiraille le ventre depuis que j'ai pris mon dernier repas en arrivant à l'hôtel. Mon estomac se desserre. Je fais descendre le tout en buvant une longue lampée. L'eau possède des reflets colorés d'hydrocarbure mais est assez claire, le mieux que l'on puisse trouver aujourd'hui, j'imagine. Je ne risque plus de m'empoisonner maintenant de toute façon.

Je finis par régler ma semaine à la réception avec la plus grande partie de ce qu'il me reste. L'argent ne me sera plus d'aucune aide dans quelques heures. J'emprunte le sas pivotant de l'hôtel pour arriver dehors. La morsure du froid est la première à m'assaillir, l'odeur nauséabonde m'atteint peu après. Des gens dorment contre les murs de l'hôtel pour essayer d'en capter la chaleur, tous semblent à l'agonie, la douleur se lit sur leurs visages émaciés. La plupart sont encore bien jeunes, ils ont la vie devant eux, pleine de souffrances et d'épreuves. Ce jour n'est pas leur dernier contrairement à moi. Je me force à avancer sans les regarder, fuir la détresse humaine comme je l'ai bien trop souvent fait. Je me recroqueville dans ma carapace intérieure en avançant sur la chaussée et en évitant les corps dispersés ci

et là, ne pas s'arrêter, ne pas regarder, ce jour est le mien, celui où je vais quitter ce monde si froid, si dur.

Je continue ainsi de marcher, pas après pas vers le centre de la ville, là où ils m'attendent, mon dernier voyage. C'est alors que le soleil est déjà haut dans le ciel, petit point lumineux qu'on peut encore distinguer au travers de l'épaisse toison grisâtre, que je tombe sur une station de réception audiovisuelle. Je jette un coup d'œil à ma montre, je suis en avance, je décide de rester regarder les programmes un moment. Il y a déjà beaucoup de monde frissonnant dans la rue, debout, les yeux braqués sur l'énorme écran accroché à la façade d'un immeuble. L'émission débute, les baffles commencent à hurler le générique, l'écran s'illumine peu à peu. L'électricité n'est étrangement jamais venu à manquer, elle. Un présentateur apparaît, il s'agit d'une émission populaire où chacun des participants passe tour à tour devant un jury qui évalue leur performance.

Le premier candidat s'avance vers la caméra. Il est debout sur un parking, le visage radieux. Le silence s'installe. Le top de départ est donné. Un puissant vrombissement de moteur sort des enceintes. La tension est palpable autour de moi, tout le monde scrute l'écran. D'un coup deux ombres surgissent de chaque côté de l'image. Les deux poids lourds se percutent exactement à l'endroit où se tenait le candidat une seconde plus tôt. Quelques applaudissements se font entendre ci et là. Les camions se dégagent, le silence est revenu. La caméra filme ce qui reste de la victime. Le corps reste inerte, je vois les gens autour de moi s'échanger des regards pleins d'espoir. Les secondes passent alors que l'écran continue de diffuser le plan fixe de la carcasse humaine. Un grand compteur occupe le coin supérieur gauche de l'image. C'est à la 42ème seconde qu'un hurlement de douleur emplit l'espace sonore, ce qui reste de bras au compétiteur commence à tressauter. On voit des secours se précipiter pour venir en aide au blessé, des soupirs mêlés d'exaspération

remplissent l'air alors que la foule commence à se disperser, ressuscité en moins d'une minute, c'est décevant. Prochain candidat dans une heure, je n'attendrais pas.

Cela fait maintenant plus de 90 ans qu'aucun être humain n'est mort sur terre. Comment ? Pourquoi ? Nul n'a réponse à ces questions qui ont pourtant fait l'objet de recherches poussées. Après avoir recherché l'immortalité pendant des milliers d'années, voilà qu'elle nous est venue toute seule. L'euphorie a bien entendu prévalu pendant les premiers mois, moment de fête, où nous avons commencé à réaliser que nous vivions une histoire sans fin, la vie de 7 milliards d'êtres humains a changé du tout au tout. Les projets n'avaient plus de limites, nous étions invincibles, nous avions vaincu la mort. Tout semblait possible. Puis les démographes, les écologistes, les économistes ont commencé à élever la voix, à tenter de tirer la sonnette d'alarme, mais qui aurait pu se soucier de les écouter alors que nous avions l'éternité à planifier ? En l'espace de soixante ans j'ai observé la terre mourir à notre place. En l'espace de soixante ans j'ai vu naître 20 milliards de personnes, 20 milliards de personnes qui ne verront jamais le bleu du ciel, qui ne mangeront jamais à leur faim, qui ne connaissons jamais la vie que j'ai connue.

Je reprends ma marche vers la fin, vers la tour centrale de la ville. Je repense à l'émission, quelle bêtise de penser finir ses jours écrasé par deux camions, ce show TV qui promet la mort à ses compétiteurs n'est qu'une façon d'abreuver de violence et d'espoir un public désespéré. Même ce puissant cocktail que la télévision continue de nous servir tout les jours finira par lasser, par ne plus réussir à atteindre son public de mort-vivant. On a fini par atteindre le point où les gens n'essayent plus de mettre fin à leur jour par eux mêmes. Après des années à offrir de la vie par procuration, la télévision s'escrime à tenter d'apporter de la mort à ses téléspectateurs. Fini les gens qui se jetaient sous les voies du métro par dizaines,

qui se faisaient exploser la cervelle chez eux, qui tentaient de prendre d'assaut une centrale nucléaire pour abrégier les souffrances que la vie nous apporte aujourd'hui.

J'arrive finalement jusqu'au musée d'histoire naturelle. On dit qu'au moment de sa mort, on voit toute sa vie défiler devant ses yeux, c'est pour ça que j'ai décidé d'aller contempler les vestiges de la mienne. Je paye l'entrée avec ce qui me reste d'argent, je me dirige vers la salle principale. La taxidermie ne m'a jamais passionné mais lorsque je me retrouve entouré des derniers spécimens de toute la faune que la terre ait connue je ne peux m'empêcher de repartir 120 ans en arrière, quand tout était plus beau. Les animaux semblent vivants autour de moi. J'en viens à me demander s'ils ne sont pas plus vivants que nous, coquilles vides sans espoir de futur, humanité misérable qui survit à ses propres dépens quand elle ne cherche qu'à finir de se détruire complètement.

Ce n'est qu'après avoir ressassé une dernière fois le passé que je finis par quitter le musée. Aujourd'hui j'ai 154 ans. Et à cet âge avancé, je peux quitter la terre. Il n'y a que deux blocs qui me séparent de ma destination finale, la tour de lancement. Puisque la mort nous est désormais impossible, il a été décidé de permettre à la population d'un certain âge d'être envoyé dans l'espace, pour vivre son dernier voyage, éternel.

Je ne peux m'empêcher de sourire à l'idée de « monter au ciel » comme on me présentait le décès lorsque j'étais encore petit. Qui sait ce qui me sera donné de voir au travers de l'immensité du cosmos.

Après avoir rempli les derniers papiers administratifs de cette vie, je me place dans une capsule de l'ascenseur spatial. On finit de l'arrimer au câble qui nous relie avec le satellite en orbite. Nous sommes une vingtaine dans celle-ci. Un bruit

pneumatique se fait entendre.

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Aujourd'hui, je vais quitter ce monde.